

Alain MASSOT

sociologue et professeur agrégé,
retraité du Département des fondements et pratiques en éducation,
Université Laval

(2016)

Le Lyssenkisme et la mesure de l'intelligence

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>
à partir du texte de :

Alain MASSOT

Le Lyssenkisme et la mesure de l'intelligence.

Verlag, Allemagne : Les Éditions universitaires européennes, 2016, 46 pp.

L'auteur nous a accordé conjointement le 30 mai 2018 son autorisation de diffuser en accès libre à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Alain.Massot@fse.ulaval.ca

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

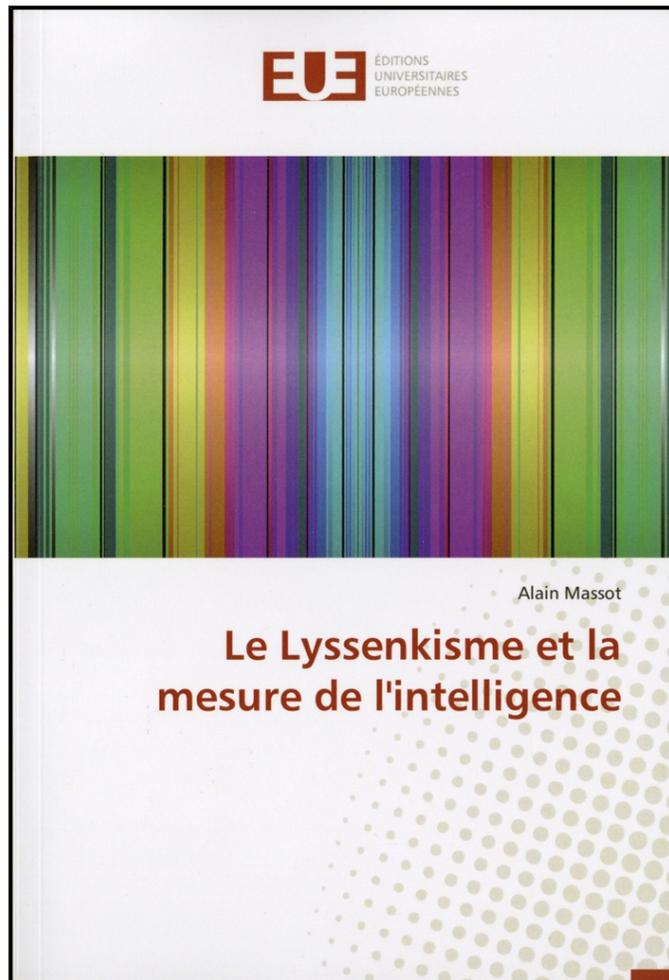
Édition numérique réalisée le 7 juin 2018 à Chicoutimi, Québec.



Alain MASSOT

sociologue et professeur agrégé,
retraité du Département des fondements et pratiques en éducation,
Université Laval

**Le Lyssenkisme
et la mesure de l'intelligence.**



Verlag, Allemagne : Les Éditions universitaires européennes, 2016, 46 pp.

Le Lyssenkisme et la mesure de l'intelligence.

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

N'y a-t-il pas lieu, parfois, de dépasser les interprétations puristes des conditions de production des sciences à partir de deux cas — l'affaire LYSENKO et l'affaire BURT — pour s'interroger sur la nature sociale des connaissances scientifiques et finalement sur le statut des sciences comme discours. Le défi étant, ici, d'établir des correspondances entre deux « corpus savants » apparentés par l'existence d'un même système de relations isomorphiques et montrer l'ancrage socio-historico-philosophique de certains corpus scientifiques.



Ses travaux sur les inégalités scolaires s'inscrivent dans le paradigme de l'individualisme méthodologique. L'économie politique de la fin du travail pour tous conduit à considérer le revenu de citoyenneté universel comme une utopie réaliste à la redistribution de la richesse.

978-3-8417-3339-9

Impressum / Mentions légales

Information bibliographique publiée par la Deutsche Nationalbibliothek : La Deutsche Nationalbibliothek inscrit cette publication à la Deutsche Nationalbibliografie ; des données bibliographiques détaillées sont disponibles sur internet à l'adresse <http://dnb.d-nb.de>.

Toutes marques et noms de produits mentionnés dans ce livre demeurent sous la protection des marques, des marques déposées et des brevets, et sont des marques ou des marques déposées de leurs détenteurs respectifs. L'utilisation des marques, noms de produits, noms communs, noms commerciaux, descriptions de produits, etc., même sans qu'ils soient mentionnés de façon particulière dans ce livre ne signifie en aucune façon que ces noms peuvent être utilisés sans restriction à l'égard de la législation pour la protection des marques et des marques déposées et pourraient donc être utilisés par quiconque.

Coverbild / Photo de couverture : www.ingimage.com

Verlag/Editeur :

Éditions universitaires européennes

ist ein Imprint der/est une marque déposée de

OmniScriptum GmbH & Co. KG

Bahnhofstraße 28, 66111 Saarbrücken, Deutschland / Allemagne

Email : info@omniscryptum.com

Herstellung : siehe letzte Seite/ Impression : voir la dernière page
ISBN : 978-3-8417-3339-9

Copyright / Droit d'auteur © Alain Massot, 2016

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[2]

Table des matières

Quatrième de couverture

1. Sciences et idéologies [3]
2. Sciences bourgeoises, sciences prolétariennes [4]
3. Le Q.isme [13]
4. La science comme discours [21]

Bibliographie [33]

Sciences et pseudo-sciences

(Entrevue radiophonique de Radio-Canada F.M. avec Gustave Héon et Yves Jeurond)

[3]

**Le Lyssenkisme
et la mesure de l'intelligence.**

1

Sciences et idéologies

*Suis ton chemin
Et laisse dire les gens !*

[Retour à la table des matières](#)

Se pourrait-il que les coupures communément admises entre sens commun/connaissances scientifiques, sciences molles/sciences dures, œuvres de jeunesse/œuvres de maturité, sujet/objet, idéologies/science soient plus complexes que de simples fractures ? Le paysage dévasté du champ de la pensée ressemble davantage aux lendemains d'un cataclysme : effondrement des méga-théories ; collusion des A.I.E. (appareils idéologiques d'État) et des I.S.M. (institutions scolaires marginales) ; rapprochement de la littérature, des sciences, de la religion ; redécouverte de BATAILLE comme le plus illustre des économistes inconnus du XX^e siècle ; recherche d'un nouveau paradigme et du passage du Nord-Ouest ; le bonheur-liberté ; l'affrontement commémoratif d'un THOM et d'un ABRAGAM à l'Académie des Sciences (1984). Tout cela ne caractérise-t-il pas encore l'esprit du temps symptomatique d'une crise de la civilisation, du télescopage des civilisations et des continents de l'âme et de la science ?

Alors osons prendre le problème par l'autre bout du bâton, pas du côté de la neutralité mais du biais, pas du côté de l'honnêteté pontifiante mais de la supercherie sordide, pas du côté du désintérêt distant

mais de la survie, pas du côté de l'autonomie des [4] sciences mais de l'ancrage socio-historico-philosophique des corpus scientifiques. Posons carrément : Et si les scientifiques étaient parfois aussi des escrocs ? Et si les sciences étaient parfois aussi chimères ? Et si parfois aussi les idéologies étaient constitutives des sciences ? Et si « tout était bon » pour reprendre le mot de FEYERABEND ?

Nous essaierons de voir s'il n'y a pas lieu de dépasser des interprétations puristes des conditions de production des idées à partir de deux cas - l'affaire LYSENKO et l'affaire BURT - pour s'interroger sur la nature sociale des connaissances scientifiques et finalement sur le statut de la science comme discours, l'originalité s'il y a, le défi, certes, étant d'établir des correspondances entre ces deux « corpus savants ». Le concept d'isomorphie est ici central. On appelle isomorphie la correspondance entre deux ensembles apparentés par l'existence d'un même système de relations.

[4]

**Le Lyssenkisme
et la mesure de l'intelligence.**

2

**Sciences bourgeoises,
sciences prolétariennes**

[Retour à la table des matières](#)

L'affaire LYSSENKO couvre près de 40 ans d'histoire soviétique, de 1927 à 1965, date de la démission de KHROUCHTCHEV et, par une coïncidence ironique, centenaire du mémoire de MENDEL. Lorsqu'elle éclate en 1948, elle prend rapidement l'ampleur d'une des plus grandes batailles idéologiques de l'après-guerre (LECOURT, 1976, p.23). C'est au cours de cette décennie que le lyssenkisme devient une doctrine officielle, outrepassant le champ [5] propre des sciences biologiques, mais aussi des frontières de l'État.

À ce stade, ce n'est même pas un débat proprement scientifique analogue à la querelle entre Geoffroy SAINT-HILAIRE et Georges CUVIER, mais bien un procès comme celui de GALILÉE, avec les mêmes procédés d'intimidation, les mêmes compromissions vis-à-vis des thèses et des personnes, la même partialité, le même absolutisme, le dogmatisme ¹, « ...l'épisode le plus étrange et le plus navrant de toute l'histoire de la science » ².

Il ne s'agit donc pas d'une affaire improvisée, mais bien d'une longue lutte dont LECOURT reconstitue trois étapes : le stade des techniques agrobiologiques (1927-1929) ; l'établissement de leurs fon-

¹ Cf. (DAUMAS, M., cité par LECOURT, 1976, p.27).

² Cf. (MONOD, in MEDVEDED, 1971, p.7).

dements théoriques (1929-1934) ; l'édification d'une doctrine qui deviendra partie de la philosophie officielle de l'État (1935-1948).

[6]

À son apogée, elle se nourrira d'absurdités chimériques. Pour le plaisir de la cause, on peut rappeler quelques perles :

* La plantation en « nids » reposant sur la prétendue loi de l'auto-éclaircissement. Planter dans un nid de trente à quarante glands donne naissance à trente pousses dont vingt-neuf vont se sacrifier pour empêcher que les mauvaises herbes ne viennent étouffer la trentième. C'est l'idée d'auto-éclaircissement quasiment conscient des végétaux pour le bien de l'espèce, ce qui n'est pas loin de l'idée de la Providence divine ³.

* La transformation des espèces. Une espèce peut naître par saut direct d'une autre espèce. Ainsi « de la transformation de blé en seigle et vice versa, d'orge en avoine, de pois en vesce, de vesce en lentille, de choux en raves, de pins en sapins, de noisetiers en charmes, d'aulnes en bouleaux » ⁴. Là, c'est la fantasmagorie pure du transformisme « naïf » du XVII^e siècle.

* La modification radicale des sols. Il s'agissait de labourer le sol à une profondeur d'un mètre, ce qui ramenait à la surface la couche infertile ⁵.

Au centre de l'examen, il est question des lois de la vie et du développement des formes végétales et animales. Les manchettes en révèlent la thèse : « ...l'hérédité n'est pas commandée par de supérieurs facteurs... » ; ou encore « la nature transformée par les biologistes soviétiques » ⁶. Marcel PRENANT pointe ce qui semblait vraiment nouveau, à savoir la transmission des caractères acquis au niveau même du génotype. ⁷

³ Cf. (MEDVEDED, 1971, p.211).

⁴ Cf. (MEDVEDED, 1971, p.214).

⁵ Cf. (MEDVEDED, 1971, p.229).

⁶ Cf. (BUICAN, 1984, p.356 S 360).

⁷ « Tant que l'on reste dans ces modifications du phénotype, ce qui est le cas, en principe, de la vernalisation, cela ne s'oppose en rien à la génétique

[7]

Dans les termes plus littéraires d'ARAGON, « Il est permis à un philistin, dit-il, de constater que la première [la biologie mendélienne] décrète l'impuissance de l'homme à modifier le cours des espèces, à diriger la nature vivante, que la seconde [la biologie Mitchourienne] prétend fonder le pouvoir de l'homme à modifier le cours des espèces, à diriger le cours des espèces, à diriger l'hérédité »⁸.

Il faut, semble-t-il, remonter à DARWIN pour repérer la fêlure d'origine.

Pour LYSSENKO, l'origine des espèces représente le seuil critique de la possibilité de connaissance objective de la bourgeoisie. L'ensemble théorique repose sur une contradiction interne : d'un côté, la théorie de la sélection par adaptation ; de l'autre, la théorie de la lutte pour l'existence. La thèse étant que « l'organisme et les conditions nécessaires à sa vie constituent un tout »⁹.

Cette « contradiction » darwinienne engendre deux « lignes » de recherches : d'un côté, la biologie matérialiste et révolutionnaire ; de l'autre, la génétique réactionnaire. À partir de WEISMANN, celle-ci postule l'existence d'une substance formée de germes dont chacun détermine une partie déterminée de l'organisme. Cette substance est héréditaire, immortelle, indépendante et fatale. Ce caractère fataliste des phénomènes héréditaires illustre, dira LYSSENKO, l'idéalisme profond de la génétique classique. C'est l'affrontement de deux sciences. Sur cette brèche alors grande ouverte, il ne reste plus qu'un pas à franchir pour établir la théorie des deux sciences.

[8]

Mais comment cela a-t-il pu se produire ? « Qu'un charlatan autodidacte et fanatique ait pu, au milieu du XX^e siècle, obtenir dans son pays l'appui de tous les pouvoirs : le Parti, l'État, la presse (sans compter les tribunaux et la police), pour imposer en biologie une théorie in-

classique. Il n'en est plus de même si l'on assure modifier par action du milieu, l'hérédité elle-même, c'est-à-dire agir sur le génotype. Or, c'est bien là le point théorique sur lequel LYSSENKO attaque la génétique classique, et celui sur lequel il rencontre le plus d'incrédulité dans les milieux biologiques » (PRENANT, in BUICAN, 1984, p.366).

⁸ Cf. (ARAGON, in LECOURT, 1976, p.31).

⁹ Cf. (LECOURT, 1976, p.35 et ss).

apte et en agriculture, des pratiques inefficaces parfois catastrophiques ; que cet illuminé soit, en outre, parvenu à faire jeter l'interdit officiel sur l'enseignement comme sur la pratique d'une des disciplines biologiques les plus fondamentales, la génétique, voilà qui passe l'imagination »¹⁰.

Si l'histoire LYSENKO est terminée, l'histoire des causes du lysenkisme continue, commente ALTHUSSER dans l'avant-propos du livre de LECOURT. Au-delà de la supercherie pure et simple, il est possible de repérer deux ordres d'interprétation à propos du « comment cela a pu se produire ? » : soit les interprétations fondamentalement idéalistes, soit les interprétations réellement matérialistes.

Côté idéalisme, on relève la thèse de « l'accident » spatio-temporel renvoyant au mythe du « culte de la personnalité » et celle de la « tradition idéologique »¹¹. D'ailleurs, outre le décalage historique entre la thèse du culte de la personnalité et cette « tradition » idéologique, il resterait à expliquer la nature des retombées du lysenkisme dans un pays comme la France. Or, cette histoire l'est depuis, notamment dans le dernier livre de BUICAN, *Histoire de la génétique et de l'évolutionnisme en France*, 1984. La question de MONOD devient alors : Comment cela a-t-il pu se produire, même en France ? [9] (la thèse du complot, de la supercherie serait donc limitée).

Pour expliquer cette dérive, il faut reporter l'affaire au niveau de l'ontologie selon MONOD. L'argument essentiel étant l'incompatibilité entre la génétique classique et le matérialisme dialectique.

A contrario, LYSENKO avait parfaitement raison. MONOD touche juste, dit LECOURT : c'est bel et bien au nom d'une conception du matérialisme dialectique qu'a été édifiée la théorie mitchourienne. Oui, il y a eu erreur ontologique, admet-il. L'erreur, il la situe dans un dérapage ontologique sous la pression dogmatique à l'inté-

¹⁰ Cf. (MONOD, in MEDVEDED, 1971, p.7).

¹¹ MONOD va plus loin : « Si LYSENKO s'est imposé, c'est qu'il a été cru. Et s'il l'a été c'est, ..., au-delà des machinations, des intrigues, des calomnies et des falsifications (sur lesquelles insiste naturellement MEDVEDED) parce que, dans le fond, ses positions « théoriques » étaient conformes à une certaine tradition idéologique, exaspérée certes par le culte de la personnalité, mais assimilée au « marxisme » et bien antérieure au stalinisme proprement dit... » (in MEDVEDED, 1971, p. 11).

rieur de la philosophie marxiste qui en a étouffé la tradition critique pour s'imposer en orthodoxie.

Dialectique évolutionniste environnementaliste. Voilà la justification philosophique fondamentale de la conception lyssenkiste du rapport entre le milieu et l'organisme.

Cette tentative pour sauver le bateau par le repérage de ce glissement ontologique est insuffisante en aval, mais elle l'est également en amont de l'affaire car si cette attitude - à savoir « la croyance que l'homme fût en train de s'emparer directement de la nature, de s'en approprier la substance même » - peut se comprendre dans une certaine mesure de la part d'hommes du XIXe siècle, les « niaiseries » illustratives d'un ENGELS montrent jusqu'à quel point pouvait conduire l'interprétation dialectique des phénomènes naturels.¹²

ENGELS n'a-t-il pas été aussi amené à rejeter au nom de la Dialectique, rappelle MONOD, et le [10] deuxième principe de la thermodynamique, et l'interprétation purement sélective de l'évolution ?¹³

Sur cette fracture ontologique s'édifiera la théorie des deux sciences : « Il y a bien deux sciences à l'heure actuelle, écrira Marcel PRENANT. L'une est anarchique, finissante et désorientée comme le régime capitaliste, l'autre s'ordonne, se crée dans l'enthousiasme de la société sans classes ; avec ce que cela comporte de jeunesse, d'approximations successives et d'avenir ouvert devant soi ». ¹⁴ Un philosophe, repenté depuis lors, contemplait cet avenir prometteur :... « il est difficile de critiquer les savants soviétiques sans qu'apparaisse le fondement de leurs succès. Ces succès tiennent en grande partie à la justesse et à la fermeté de leurs positions théoriques fondamentales, à l'ampleur de conception que leur donne la théorie du matérialisme dialectique ». Si d'aucuns en sont revenus, la confiance récente de PRENANT est tout à fait touchante : Lyssenkiste ?... il ne le fut jamais mais dut, naguère, suivre la discipline du Parti pour ne pas faire le jeu

¹² « D'après la méthode dialectique de la connaissance de la nature, les phénomènes de la nature sont éternellement mouvants et changeants, et le développement des contradictions de la nature est le résultat de l'action réciproque des forces contraires de la nature », (in LECOURT, 1976, p.140).

¹³ Cf. (MONOD, 1970, p.51).

¹⁴ Cf. (PRENANT, in BUICAN, 1984, p.370).

de la droite... ¹⁵ Collusion/fusion de la politique et de la science, serait-elle « l'humble servante du marxisme-léninisme ? », se demande BUI-CAN.

Tout cela est assez clair, mais insuffisant voire inadéquat, pour l'épigone d'ALTHUSSER car cette thèse explicative reste fondamentalement idéaliste. ¹⁶

L'histoire réelle du lyssenkisme ne peut se penser, dit LECOURT, seulement en termes de résultats, soumis à un « simple jugement scientifique ». Car le lyssenkisme comme formation idéologique n'est pas plus le fait de LYSSENKO que le stalinisme n'est celui [11] de STALINE. Il n'est même plus question de théorie scientifique ou de théorie « philosophique » mais d'un système idéologique d'État et « comme toute formation idéologique, elle possède au départ une base matérielle » ¹⁷. L'efficacité est en effet l'argument majeur des lyssenkistes face à l'absence de résultats significatifs, semble-t-il, du côté de la biologie mendélienne, du moins au cours du premier stade d'incuba-

¹⁵ Cf. (PRENANT, in BUICAN, 1984, p.370).

¹⁶ LECOURT retrace fort bien les exigences de la logique du hachoir issue de la thèse du caractère de classe de la science elle-même : « De là deux tâches philosophiques complémentaires. La première est de faire passer aux différentes sciences leur « examen » de matérialisme dialectique pour rectifier, le cas échéant, les « inconséquences » scientifiques dont leur « inconscience » philosophique aura pu être à l'origine.

La seconde consiste, lorsqu'une discipline scientifique constituée s'avère rebelle à être traduite dans les schémas des prétendues « lois » de la dialectique - comme il arriva de la génétique « mendélienne » - à (re)construire cette science sur la base de ces « lois », en forgeant des concepts « scientifiques » nouveaux adéquatement « déduits » des catégories philosophiques marxistes ». Précisons de suite que Lénine s'est toujours opposé, avec la dernière rigueur, à une telle « déduction ». Par contre, le corrélat de cette vision vulgaire du matérialisme est ainsi automatique : « Il faut opposer la « science prolétarienne » à la « science bourgeoise », comme la vraie science, consciente de sa démarche, à la « pseudo-science » bornée dans ses progrès par l'horizon de classe dont elle est la fille » (LECOURT, 1976, p.147, 148).

¹⁷ Cf. (LECOURT, 1971, p.157). Il développe alors la thèse de la double détermination, d'une part par l'efficacité des techniques « mitchouriennes-lyssenkistes » appliquées à l'agriculture, d'autre part et simultanément par la fonction sociale du lyssenkisme comme idéologie d'une couche sociale spécifique répondant d'une vision « techniciste » de la construction du socialisme.

tion de la théorie. À ces succès discutés succèdent cependant des fiascos cuisants indiscutables. Primauté de l'efficacité ou de l'inefficacité ? Une analyse généalogique du lyssenkisme dissipe l'ambivalence : de solutions pratiques localisées et limitées qu'étaient à l'origine les techniques mises en œuvre, on en arrive à l'apogée du lyssenkisme, à des pratiques généralisées, systématiques et totalement chimériques. Le ressort profond du lyssenkisme fut d'avoir répondu à une conception et une pratique technicistes de la construction du socialisme dont le collectivisme constituait l'antiforme organisationnelle de l'intégration capitaliste des exploitations agricoles. Parallèlement à cette fonction techniciste, le lyssenkisme comme formation imaginaire a eu pour fonction idéologique d'inculquer l'esprit stakhanoviste (i.e. l'art de surpasser les normes de la production) dans l'agriculture en visant en priorité une couche sociale spécifique : ...« celle des cadres de la production agricole mais aussi, plus largement à partir des années 30-40, « non seulement les scientifiques, chercheurs, travailleurs intellectuels des différentes disciplines scientifiques et littéraires, mais tous ceux qui sont chargés de l'intervention de la science et de ses applications dans la production, [12] directeurs et cadres des unités de production industrielles et agricoles, des unités d'expérimentation et de machines, à quoi il faut évidemment ajouter tous les cadres du parti et des appareils d'État, qui sont des intellectuels »¹⁸.

C'est à ce stade que le lyssenkisme devient réellement un système idéologique d'État dont la théorie des « deux sciences » constitue le noyau. Alors, version de la pure et simple tétatologie conceptuelle ou bien version matérialiste réelle ? Pourquoi l'une serait-elle exclusive à l'autre ?

Au-delà de la supercherie consciente et de l'imagination délirante pas nécessairement tout à fait consciente, la question ainsi posée constitue peut-être un faux problème.

La recherche de l'explication véritable, « en dernière instance », ne repose-t-elle pas encore sur une conception implicite mais parfaitement claire de la science conçue comme vérité pure ?, se demande LÉVY-LEBLOND. Symptôme d'une pensée « cohérente avec le scientisme fondamental du PCF »¹⁹.

¹⁸ Cf. (LECOURT, 1971, p.162).

¹⁹ Cf. (LÉVY-LEBLOND, 1984, p.245, 246).

BUICAN, quant à lui, relie les deux niveaux d'explication. Pour l'essentiel le lyssenkisme peut s'expliquer « par la rencontre d'un dogmatisme absolu et d'un État totalitaire »²⁰.

Est-ce mieux comme explication pour reprendre le défi d'ALTHUSSER ? Nous n'y répondrons pas si ce n'est par l'intention de « faire autre » en suivant conseil de LÉVY-LEBLOND, c'est-à-dire participer à l'ébauche d'une critique radicale de la science contemporaine qui refuse l'alternative « scientisme ou irrationalisme ».

²⁰ Cf. (BUICAN, 1984, p.384).

[13]

**Le Lyssenkisme
et la mesure de l'intelligence.**

3

Le Q.isme

[Retour à la table des matières](#)

Si l'affaire LYSSENKO explose littéralement en 1948, nous pourrions dire qu'avec BURT, il s'agit d'une implosion sourde depuis que Léon KAMIN (1974) découvrit, le premier semble-t-il, le pot-aux-roses.

Depuis lors, le feu couve en une période préirruptive...

« La paléontologie a eu son "affaire de PILTDOWN", la psychologie a son "affaire BURT", dit JACQUART ; mais il ne semble pas que l'on ait explicitement posé la thèse de la correspondance isomorphe entre les deux affaires comme étant l'endroit et l'envers d'un même imbroglio politico scientifique, même si le débat a déjà eu lieu sous les étiquettes "nature vs nurture ».

La grandeur et la chute de BURT sont à l'image de celles de LYSSENKO. Sir Cyril Lodowic BURT (1883-1971) fut le doyen des pionniers des tests mentaux, dominant pendant près de trente années la psychologie britannique. Outre le fait qu'il succéda à Charles SPEARMAN dans la plus prestigieuse chaire de psychologie de Grande-Bretagne (1939-50), il fut le psychologue officiel du London County Council, responsable de l'application et de l'interprétation des tests mentaux.

Ses travaux qui lui valurent un titre et le Edward Lee THORNDIKE Award de l'American Psychological Association/ furent enta-

chés de négligence inexcusable, relève-t-on d'abord (KAMIN, 1974), de truquage conscient (GILLIE, 1976), de fraude (DORFMAN, 1978), [14] de supercherie (HEARNSHAW, 1979), mais aussi selon ses partisans inconditionnels, l'objet d'« un complot à peine voilé ourdi par la gauche pour discréditer la position héréditariste » (GOULD, 1983).

HEARNSHAW, son biographe « officiel », ira plus loin dans l'analyse de la dégringolade. « L'énormité même de la bizarrerie de la supercherie de BURT nous force à la considérer non comme le programme "rationnel" d'un personnage sournois tentant, par tous les moyens, de sauvegarder son dogme héréditariste, alors qu'il savait que la partie était perdue (ce qui fut sa première interprétation, avoue-t-il), mais comme les actes d'un homme malade et tourmenté »²¹.

La thèse en jeu : « L'intelligence est une aptitude innée générale et cognitive ». Elle s'inscrit dans une théorie originale de l'intelligence connue sous le nom de « théorie hiérarchique ». Au premier niveau, l'auteur distingue les facultés sensorielles, puis les capacités perceptives et motrices plus complexes au deuxième niveau, les associations relevant de la mémoire et des aptitudes au troisième niveau, et enfin la faculté de conceptualisation associative entre les idées au dernier palier. Ainsi, plusieurs facteurs entrent dans la détermination du facteur général d'intelligence.

Par ses travaux empiriques, notamment sur les jumeaux vrais, il tenta de démontrer l'influence implacable de l'hérédité sur le facteur intelligence ; ceux-ci étant en forte corrélation même lorsque les jumeaux étaient élevés dans des conditions environnementales différentes.

Les falsifications de ses travaux empiriques remonteraient au début des années quarante. [15] Rappelons-en les meilleures pour illustration : la trop belle cohérence de « ses » coefficients de corrélation relatifs aux enfants de mêmes parents élevés séparément, en dépit du fait que le nombre de ses sujets expérimentaux varient au cours de ses travaux.

La même chose s'applique à propos des corrélations moyennes du Q.I. sur les couples de jumeaux monozygotes élevés séparément ou bien élevés ensemble. La stabilité remarquée des corrélations à trois

²¹ Cf. (GOULD, 1983, p. 262).

décimales près est si improbable statistiquement parlant qu'elle ne peut relever que de l'intervention pure.

L'ambivalence de l'auteur entre les scores bruts des tests et les appréciations personnelles de l'intelligence. Tantôt, il affirmait que les dernières étaient beaucoup moins dignes de foi que les résultats aux tests ; plus tard, il affirmait le contraire.²²

Concernant les analyses empiriques, le verdict de KAMIN, entériné par la revue *Scientific American*, est clair : « Les chiffres avancés par le professeur BURT ne sont tout simplement pas dignes d'une attention scientifique sérieuse »²³. Mais il y a plus encore dans le genre supercherie, telle la participation imaginée de ses soi-disantes « collaboratrices » dont une n'aurait jamais existé.

Non moins troublante est la véritable tentative de « parricide intellectuel » de l'auteur en prétendant être le père de l'analyse factorielle alors qu'elle revient de droit à son prédécesseur SPEARMAN (cf. GOULD, 1983, p.263).

[16]

Ainsi, sa chute ne fut guère plus élégante que celle de LYSSENKO. Amorcée pendant la guerre, freinée en s'accrochant au pouvoir, elle se poursuit en post-mortem de nos jours.

²² En 1943, BURT affirmait : « ... les jugements formulés sans aide par les professeurs même les plus expérimentés, perspicaces comme ils le sont le plus souvent, sont néanmoins beaucoup moins dignes de foi à long terme que les résultats obtenus à l'aide de tests d'intelligence appliqués convenablement ». Mais plus tard, en 1957, il dira le contraire : « Nous... sommes parfaitement disposés à admettre que, comme moyen d'estimer les différences génotypiques, les tests, même les plus soigneusement élaborés, sont des instruments faillibles et que leurs résultats sont beaucoup moins dignes de foi que les jugements des professeurs sur leurs élèves » (KAMIN, 1974, p.37, 38 et 40).

²³ Cf. (KAMIN, 1974, p.47). Quand on sait ce qu'il écrivit un demi-siècle plus tôt - « ce fût le mérite insigne de l'école anglaise de psychologie, depuis Sir Francis GALTON, d'avoir transformé les tests mentaux ; jadis manigances de charlatan, ils sont devenus, grâce à cette méthode d'analyse mathématique, un instrument scientifique de précision, reconnu de tous » (Cf. GOULD, 1983, p.260) - c'est à se demander qui de BURT, qui de LYSSENKO fut le plus coquin !

Reste qu'à ce stade, le parallèle apparaîtra léger, osé voire insensé, tant que l'on ne pèse pas les implications sociopolitiques de l'affaire. KAMIN et d'autres reconnaîtront qu'en la matière, ici aussi, « il y a plus qu'un simple désaccord entre scientifiques sur la façon d'interpréter un ensemble spécifique de données complexes »²⁴.

Reprise en Grande-Bretagne par EYSENCK, aux États-Unis par JENSEN et HERRNSTEIN, cette vision des « choses » a eu une influence bien au-delà des cercles académiques, particulièrement dans l'élaboration des politiques éducatives et de bien-être social, mais aussi par le fait d'apporter une « caution » scientifique à des politiques servant des intérêts particuliers. Combien explicites, par exemple, sont les orientations politiques des pionniers des tests mentaux dans les propos d'un Henry GODDAR, tels que l'a rapporté KAMIN, invité à Princeton en 1919 : « La nouvelle science des tests mentaux a produit des données d'une signification sociale fondamentale, et en particulier en ce qu'elle invalide les arguments de ces messieurs les socialistes »²⁵. Argument parmi combien d'autres que l'on retrouve dans l'étude de PASTORE (1949), qui révélait que parmi les scientifiques notoires ayant participé à la controverse nature-nurture, un seul héréditariste, TERMAN, était classé comme libéral [17] tandis que chez les environnementalistes, seul WATSON se rangeait parmi les conservateurs »²⁶.

Bien loin d'un « accident », et au-delà des manipulations frauduleuses de BURT, il importe de saisir la nature de son erreur précédente, « honnête » celle-là, laquelle s'est répercutée sur tout notre siècle... elle a eu des conséquences sur des millions de vies humaines. On commence ainsi à voir, tant sur le fond « scientifique » que par les enjeux sociaux qu'elles impliquent, l'équivalence entre deux doctrines qui se contrebalancent à la mesure de l'obésité de l'obsolète théorie de la dissuasion.

Mais alors, comment cela a-t-il pu se passer, même en Grande-Bretagne ? Je reprendrais, mot pour mot, les termes de MONOD : « si BURT s'est imposé, c'est qu'il a été cru. Et s'il l'a été ? C'est... parce que dans le ton, dans le style comme dans le fond, ses positions "théo-

²⁴ Cf. (KAMIN, 1974, p.3).

²⁵ Cf. (KAMIN, 1974, p.8).

²⁶ Cf. (LAMART, 1973, p.78).

riques étaient conformes à une certaine tradition idéologique"... » (MONOD, 1970).

L'histoire de BURT est terminée, l'interprétation de l'histoire continue... Cette histoire de la mesure de l'intelligence s'est développée simultanément selon deux techniques : l'approche des échelles d'âge (BINET-SIMON), l'approche factorielle (SPEARMAN, BURT).

Nous ne reviendrons pas sur la critique, fort connue maintenant, de la détermination de l'âge mental comme rapport à la moyenne des résultats obtenus par un groupe du même âge. Qu'il suffise de rappeler l'inadéquation des postulats de la courbe normale appliqués au Q.I. puisqu'il est établi : 1) que la variation de ce que l'on appelle « intelligence » n'est pas due au hasard d'une série de déterminations de faible intensité, [18] indépendantes et dont les effets tendent à s'annuler ; 2) qu'une population, en général, sous le rapport des facteurs qui déterminent principalement le Q.I., n'est pas homogène. ²⁷

La nature humaine, sous conditions générales, n'est pas normale. ²⁸ L'autre critique majeure des échelles d'âge mental porte sur la circularité qu'elles induisent.

Connaître ou ne pas connaître une réponse à une question préalable ne préjuge ni des aptitudes intellectuelles, ni de la capacité d'apprendre, pas même de l'acte de répondre. Ainsi : « Ce qui va déterminer la réponse à la question, ce n'est pas la question en tant que telle, sous la forme où elle a été posée, c'est le sens que va donner à cette question celui à qui elle a été posée, c'est aussi l'idée que se fait le sujet interrogé de la tactique la plus appropriée à adopter pour y répondre en fonction de l'idée qu'il se fait des attentes de l'interrogation ». ²⁹

La situation de test est un rapport social, y compris dans les non-réponses. La connaissance n'est pas un a priori mais un travail, non pas un don mais une pratique, non pas une donnée mais un processus.

²⁷ Cf. (TORT, 1975, p.85, 87).

²⁸ Bien que des distributions gaussiennes de certains caractères biologiques ont parfois été observées. Dans ces cas, soit le caractère mesuré pouvait être imputé au hasard, soit l'observation se limitait à une population homogène (TORT, 1974, pp. 92-93).

²⁹ Cf.(Baudrillard), 1976, p.99)

L'approche factorielle n'est pas plus à l'abri de la critique tout aussi incontournable de GOULD.

Partant d'une des erreurs les plus répandues du raisonnement contemporain, à savoir l'attribution d'une cause dans toute corrélation, alors que la déduction sur la cause doit venir d'ailleurs, l'auteur démonte en quelque sorte l'erreur de réification inhérente à l'utilisation de la procédure factorielle, notamment [19] comme connaissance de la structure de l'intellect. La composante principale, en l'occurrence le facteur g de SPEARMAN, pas plus que la corrélation, ne détermine quelque chose puisqu'elle laisse place à des hypothèses causales tout à fait contradictoires et indiscernables : ou bien le g traduit un niveau héréditaire d'acuité mentale, ou bien le g enregistre les avantages et les préjudices du milieu.

De plus, on sait que les composantes principales ont quelque chose d'arbitraire (à savoir que la première doit expliquer une quantité maximale d'informations et que les suivantes doivent être toutes mutuellement perpendiculaires). Or, par la rotation des axes, et sans perdre d'informations pour autant, elles ne sont ni nécessaires, ni exclusives, ni « meilleures ». Comment dire alors que ces facteurs sont des choses ou des causes puisqu'ils ne sont, strictement parlant, que des abstractions mathématiques ? L'erreur de la réification, « honnête » celle-là, est « la notion selon laquelle un concept nébuleux, socialement défini, comme l'intelligence, pourrait s'identifier à une « chose » possédant une localisation précise dans le cerveau et un degré donné d'héritabilité - et selon laquelle on pourrait mesurer cette chose et la réduire à un chiffre unique permettant de classer les individus en fonction de la quantité qu'ils en possèdent. En assimilant un axe factoriel mathématique au concept d'« intelligence générale », SPEARMAN et BURT apportèrent une justification théorique à l'échelle linéaire que BINET avait proposée comme simple guide empirique. ³⁰

Même si SPEARMAN abandonna sur le tard toute tentative de réifier les facteurs, cette erreur ontologique, [20] couplée au préjugé hé-

³⁰ Précisons cependant que « BURT est parvenu à adhérer à trois thèses contradictoires sur la nature des facteurs : ceux-ci furent tour à tour, voire simultanément, des abstractions mathématiques, simples outils d'analyse ; des entités réelles situées dans les propriétés physiques du cerveau et de véritables catégories de pensée dans un domaine supérieur à la réalité psychique, hiérarchiquement organisé » (GOULD, 1983, p.327).

réditariste, forma chez BURT l'amalgame nécessaire et suffisant à la constitution positiviste de la doctrine innéiste de l'intelligence, avec les conséquences que l'on sait maintenant.³¹

Deux conclusions catastrophiques (i.e. irréversibles ?) s'imposent : « La nature chimérique de g est la pierre pourrie sur laquelle reposent l'édifice de JENSEN et l'école héréditariste toute entière ».³²

« Toute tentative de justification des inégalités sociales s'appuyant sur des mesures telles que le Q.I. et des concepts tels que l'hérédité constitue donc une utilisation frauduleuse des apports de la science. Tout programme prétendant améliorer le "potentiel intellectuel" d'un groupe au moyen de mesures eugéniques ne peut être qu'une escroquerie morale »³³.

N'aurions-nous pas jusqu'à présent rapporté que les termes d'une critique essentiellement idéaliste de la doctrine idéaliste par essence de l'innéisme ? - Peut-être bien !

Poursuivons l'analogie : la doctrine héréditariste n'est pas plus le fait de BURT que l'environnementalisme, le fait de LYSSENKO. Affrontement de deux formations idéologiques. Tout renvoi à la seule su-

³¹ Cf. (GOULD, 1983, p.299). Si, dans le cas du lyssenkisme, des auteurs ont invoqué un glissement ontologique comme explication potentielle de l'affaire, ici, il faudrait parler de bévue ontologique alimentée finalement par une « idée fixe ». Il est d'ailleurs tout à fait étonnant de retracer la pérennité de la proportion fatidique 80/20%.

Dès 1906, avant même l'utilisation étendue des tests d'intelligence, PEARSON observait que « l'influence de l'environnement n'est nulle part supérieure à 1/5^e de celle de l'hérédité et probablement moins de 1/10^e. Après un survol de l'histoire des tests d'intelligence, HERNSTEIN conclut : « Nous pouvons dire, en conséquence, que 80 à 85% de la variation de Q.I. au sein de la population blanche est due aux gènes » (KAMIN, 1974, p. 1).

Chiffre magique que l'on retrouve au moment de l'examen « Eleven + » (11+), en vigueur pendant une vingtaine d'années en Grande-Bretagne et aboli par le parti travailliste au milieu des années 60, point de bifurcation stratégique de la répartition des élèves entre les *Grammar School* (20%) et les *Secondary School* et *Modem School* (80%).

Même rapport qui se meurt dans le débat réchauffé par A. JENSEN : 80% du Q.I est hérité, seulement 20% est dû aux facteurs liés à l'environnement.

³² Cf. (GOULD, 1983, p.306).

³³ Cf. (JACQUART, 1978, p.190).

percherie est insuffisant dans un cas comme dans l'autre, quoiqu'elles s'expliquent peut-être l'une par l'autre.

Resterait alors à produire une interprétation réellement matérialiste de l'innéisme ? Mais elle est déjà passablement élaborée...

Elle passe par une critique historique de la notion d'aptitude que fait N. BISSERET, par une théorie [21] critique des aspirations scolaires et professionnelles des étudiantes et étudiants, par une théorie de la division sociale et du travail et des pratiques sociales.

Dans un petit livre publié en 1945 et qui devrait avoir meilleure audience aujourd'hui, Pierre NAVILLE constatait l'impossibilité « de faire la critique nécessaire de la théorie de l'orientation professionnelle si l'on ne met pas en évidence ce fait que l'orientation professionnelle, loin d'être, dans son expression réelle et concrète, et dans sa tendance générale, fondée sur la primauté des tendances individuelles, se trouve au contraire entièrement placée sous la dépendance de nécessités économiques du pays, c'est-à-dire de ses besoins tels qu'ils sont jusqu'à présent déterminés par les classes et groupements qui le dirigent. Il s'agit d'un état de fait et non d'une interprétation, pour peu qu'on veuille bien ne pas se payer de mots » (p. 42).

[21]

**Le Lyssenkisme
et la mesure de l'intelligence.**

4

La science comme discours

[Retour à la table des matières](#)

Forts de cette lamentable palinodie, les tribunaux furent saisis de la cause aux États-Unis. Les tests mesurent-ils ce qu'ils sont censés mesurer, et s'ils mesurent l'intelligence, la mesurent-ils adéquatement, et s'ils sont valides pour une population donnée, induisent-ils des préjugés discriminatoires à l'égard de certains groupes et de certaines personnes ? ³⁴

D'une façon générale, les points de droit invoqués dans ces causes types font valoir :

³⁴ HOBSON v. HANSEN. U.S. District Court for the District of Columbia, 269 F. Supp. 401,1967.
DIANA v. California State Board of Education, U.S. District Court for the Northern District of California (consent decree), 1970.
STEWART et al. v. PHILLIPS and the Massachusetts Board of Education, U.S. District Court for Massachussets, Civil Action 70 -1199 F. 1970.
Larry P. v. Wilson RILES. U.S. District Court for the Northern District of California, No. C-712270 RFP, 1979.
ARMSTEAD et al. v. STARKVILLE. Mississippi Municipal separate school District, U.S. District Court for the Northern District, Eastern Division, of Mississippi, Civil Action No. EC 70-51-5,1972.
BAKER v. Colombus municipal separate school district. U.S. District Court for the Northern District, Eastern, Division of Mississippi, 329 F. Supp. 706, 1971 (cf. JENSEN, 1980, p.27-40).

- * Que les tests de Q.I. induisent des préjugés envers les minorités ;

[22]

- * Que les items des tests ne semblent pas avoir de rapport avec ce qu'ils sont censés mesurer ;
- * Que les professionnels eux-mêmes ne semblent pas en mesure de définir ce qu'ils entendent par « intelligence » et donc ne peuvent prétendre mesurer cette chose ;
- * Que les tests ne peuvent mesurer l'hérédité des aptitudes ;
- * Que les normes d'évaluation des résultats sont tout à fait arbitraires, particulièrement pour les minorités.

Qu'à cela ne tienne, pour JENSEN, ces points de droit sont suspects dans leurs fondements parce qu'irrationnels. En effet, dit-il, l'évaluation d'un trait aussi valorisé et « valorisant » que l'intelligence ne peut que susciter l'emportement ! Tout est bon ! Nouvelle collusion de la raison et de la passion. Et si, à tout hasard, c'était dans ce cas-ci pour ne pas faire le jeu de la gauche ?

Le plus dépitant dans toute l'affaire est que chaque siècle apporte sa dose à conviction par métamorphoses insoupçonnées : de la craniométrie du XIX^e siècle à la psychométrie du XX^e siècle... vers les images « réelles » du cerveau par la médecine nucléaire du XXI^e siècle pour enfin « voir », croit-on savoir, si dans la tête de quiconque et même d'un chef d'État, il n'y aurait pas quelque « chose » expliquant les retournements de chacun !

Quel avenir ? Nul ne le sait. Mais comment cela a-t-il pu se passer, même en France ?

Comment cela a-t-il pu se passer, même en Grande-Bretagne ?

[23]

Comment cela a-t-il pu se passer, même aux États-Unis ?

BAUDRILLARD : « Une fois pour toutes se pose en effet le problème du statut de la science comme discours. Bonne occasion de le poser ici (aussi) où ce discours s'absolutise avec une telle candeur ». ³⁵

Comment déjouer celle-ci ? Disons, à la suite de GOULD, que « la science, puisque ce sont des individus qui la font, est une activité qui plonge ses racines dans la société. Une grande part de sa transformation dans le temps ne doit pas être considérée comme une approche plus fine de la vérité absolue, mais comme la modification des contextes culturels qui l'influence si fortement ». L'hypothèse contras-tée - tout blanc, tout noir - semble intenable. C'est bien dans cet esprit qu'il fait cette mise en garde : « Mais je n'entends pas pour autant opposer les vilains déterministes, égarés loin du chemin de l'objectivité scientifique, aux anti déterministes éclairés qui examinent les données avec l'esprit ouvert et découvrent ainsi la vérité. Bien au contraire, je m'élève contre le mythe selon lequel la science est en soi une entreprise objective qui n'est menée à bien que lorsque les savants peuvent se débarrasser des contraintes de leur culture et regarder le monde tel qu'il est réellement ». ³⁶

Mais alors, l'entreprise d'ALTHUSSER était folle ! Sortir la science marxiste du dogmatisme ? Donc, établir la coupure science /idéologie. N'eut-il pas mieux valu travailler sur une proposition plus générale telle que l'insertion anthropo-sociologique de toute science, comme l'a affirmé Edgar MORIN ? Au surplus, ajoute-t-il, [24] « Les plus grands progrès des sciences contemporaines se sont effectués en réintégrant l'observateur dans l'observation ». ³⁷ Finie la dichotomie froide et distante sujet/ objet. Qui du rat, qui du psychologue expérimente le plus ? Pas évident ! D'autant moins que : « La grande coupure entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme occulte à la fois la réalité physique des secondes et la réalité sociale des premières »... « Aujourd'hui doit être méthodiquement mis en doute le principe même de la méthode cartésienne...

« Aujourd'hui, notre besoin historique est de trouver une méthode qui détecte et non pas occulte les liaisons, articulations, solidarités,

³⁵ Cf. (BAUDRILLARD, 1976, p.94).

³⁶ Cf. (GOULD, 1983, p.16).

³⁷ Cf. (MORIN, 1977, p. 11).

implications, imbrications, interdépendances, complexités ». ³⁸ Arthur KOESTLER avait vu juste : « Il y a, semble-t-il, dans la pensée du XXe siècle une fragmentation qui l'empêche de poser les vraies questions ». Nous allons crever, dit MORIN quelque part, de ne pas comprendre la complexité.

La méthode expérimentale serait-elle même un mythe moderne dont l'obsession ne serait que la falsification d'une fonction plus ou moins triviale du type $y = f(x)$? se demande René THOM. La (ou les) causes d'un phénomène ne sont pas dans l'expérimentation mais dans l'interprétation « imaginaire » du réel. « Autrement dit, l'expérimentation, pour être scientifiquement significative, ne dispense pas de penser ». ³⁹ Cette opération « mentale » se déploie inévitablement à l'en-tour des enjeux de pouvoir que constituent pour

[25]

chaque temps et lieu de nouvelles énigmes émergentes non résolues.

[26]

NOTES

Pour faciliter la lecture des notes en fin de texte, nous avons converti celles-ci en notes de bas de page dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales. JMT.

[27] [28] [29] [30] [31] [32]

³⁸ Cf. (MORIN, 1977, p.15, 16).

³⁹ Cf. (THOM, 1985, p.63).

[33]

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

BAUDRILLARD, J., *L'échange symbolique et la mort*. Paris : Gallimard, 1976.

BISSERET, N. (1974). *Les inégaux ou la sélection universitaire*. Paris : P.U.F.

BUICAN, D. (1984). *Histoire de la génétique et de l'évolutionnisme en France*. Paris : P.U.F.

DORFMAN, D. (1978). « The Cyril Burt Question : New Findings ». *Science* 201 : 1177-1186.

GILLIE, O. (1976). « Crucial Data was Fakea by Eminent Psychologist ». *The Sunday Times*. 24 octobre.

GOULD, S.J. (1983). *La mal-mesure de l'homme*. Paris : Éd. Ramsay.

HEARNSHAW, L. (1979). *Cyril Burt, Psychologist*. Londres : Hodder & Stoughton.

JACQUARD, A. (1978). *Éloge de la différence, la génétique et les hommes*. Paris : Éditions du Seuil.

JENSEN, A.(1980). *Bias in Mental Testing*. New York : Free Press.

KAMIN, L. (1974). *The Science and Politics of I.Q.* Potomac : Lawrence Erlbaum Associates.

KOESTLER, A. (1960). *Les somnambules*. Paris : Calmann-Lévy.

[34]

LAMART, J. (1973). *La génétique de l'intelligence*. Paris. P.U.F.

LECOURT, D. (1976). *Lyssenko, Histoire réelle d'une « science prolétarienne »*. Paris : Maspero.

LEVY-LEBLOND, J.M. (1984). *L'esprit de sel, science, culture, politique*. Paris : Éditions du Seuil.

MARX, K. (1972). « Considérations d'un jeune homme sur le choix d'un métier » (1935). In P. NAVILLE éd. *Théorie de l'orientation professionnelle*. Paris : Gallimard.

MASSON, A. (1980). *Mainmise sur l'enfance, genèse de la normative*. Paris : Payot.

MEDVEDEV, J. (1971). *Grandeur et chute de Lyssenko*. Paris : Gallimard.

MONOD, J. (1970). *Le hasard et la nécessité, essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*. Paris : Éditions du Seuil.

MORIN, E. (1977). *La nature de la nature*. Paris : Éditions du Seuil

NAVILLE, P. (1972). *Théorie de l'orientation professionnelle*. Paris : Gallimard.

THOM, R. (1985). « La méthode expérimentale : un mythe des épistémologues (et des savants ?) ». In GAUTHIER-VILLARS éd. *La Vie des sciences*.

[35]

TORT, M. (1975). *Le quotient intellectuel*. Paris : Maspéro.

[36]

[37]

**Le Lyssenkisme
et la mesure de l'intelligence.**

SCIENCES ET TECHNOLOGIE, EN MARCHÉ

**Émission radiophonique de Radio-Canada F.M.
Journalistes : Gustave Héon et Yves Jeurond**

[Retour à la table des matières](#)

Cette émission fait partie d'une série de documentaires hebdomadaires sur le monde de la recherche scientifique, principalement au Canada :

Aujourd'hui, *sciences et pseudo-sciences*, (entrevue réalisée par Yves Jeurond)

R.C. - Certains chercheurs manquent de rigueur pour la méthode scientifique de même que pour les données de leurs expériences en laboratoire. Ce problème d'éthique en milieu scientifique est compliqué par le fait que les chercheurs scientifiques peuvent commettre des erreurs d'une façon involontaire tout à fait à leur insu.

Il s'agit alors d'une erreur honnête si l'on peut dire. Reste qu'il y a des cas réels de fraude scientifique comme ce fut le cas récemment dans les laboratoires du docteur Emile Benveniste, eu égard à ce que la presse de vulgarisation scientifique a nommé "la mémoire de l'eau", mémoire qui, entre parenthèses, aurait pu constituer un appui théorique à l'homéopathie. Mais ces types de fraudes n'affectent pas directement le grand public puisque l'importance des résultats proposés incite aussitôt à de nombreuses tentatives de vérification en laboratoire des résultats annoncés.

[38]

Ce grand principe de la méthode scientifique de pouvoir reproduire les résultats annoncés a aussi joué contre les scientifiques qui annonçaient une fusion nucléaire à froid, il y a quelques mois.

Néanmoins, d'autres fraudes scientifiques ou résultats scientifiques plus ou moins au point ont un large effet sur le grand public, puisqu'ils proposent un renfort commode à l'exercice d'une volonté politique qui n'est pas toujours très neutre.

Les vertus des savants se perdent en quelque sorte dans leurs intérêts personnels. Ce thème de l'erreur en science sera exploré par nos deux invités d'aujourd'hui. Il s'agit de monsieur Brisen Brown, professeur de philosophie des sciences à l'Université Lethbridge en Alberta, qui nous parlera en fin d'émission des inconséquences qui existent dans les différentes théories scientifiques, et de monsieur Alain Massot, professeur à l'Université Laval de Québec, qui nous présentera sa recherche sur le quotient intellectuel qui, selon plusieurs membres de la communauté scientifique, n'a jamais eu beaucoup de valeur : c'est un exemple de fraude scientifique comme moyen de manipulation sociale lorsque celle-ci est imposée à l'ensemble de la société.

A.M. - On a l'habitude d'associer liberté-démocratie et objectivité scientifique dans nos sociétés développées. Il est tout aussi constant de faire les associations inverses chez le voisin ou dans les sociétés distantes de nous. Lorsque des supercheres scientifiques se développent et prolifèrent chez nous, cela relève de l'extravagance, de l'incrédulité, de [39] quelque chose qui, en principe, n'appartient pas à nos sociétés.

R.C. - Quand vous parlez de nos sociétés, vous parlez de nos sociétés occidentales.

A.M. - Nos sociétés occidentales démocratiques modernes, oui.

R.C. - Et par opposition à quelles sociétés ?

A.M. - Des sociétés qui, manifestement, sont embourbées dans des idéologies, des dogmatismes, à l'intérieur desquelles toute supercherie leur est congénitalement liée, pourrait-on dire ?

R.C. - Vous pensez aux sociétés derrière le rideau de fer ?

A.M. - Oui. La première grande supercherie, une des grandes supercheries du XXe siècle, tout le monde la connaît aujourd'hui, est l'affaire Lyssenko qui a traversé toute une génération à partir de prétentions et de propositions philosophiques et scientifiques qui appartiennent aujourd'hui entièrement à l'ordre de la supercherie. Ce que j'ai essayé de faire récemment était d'établir un parallèle entre des supercheries aussi vastes que celle de l'affaire Lyssenko et des supercheries dans nos sociétés libres et démocratiques tout aussi grandes dans leurs conséquences au niveau scientifique et social.

[40]

R.C. - Revenons-en à la supercherie. Vous parlez beaucoup de supercherie, c'est un terme technique dans votre discours. Qu'entendez-vous par supercherie ? Que doit-on entendre par supercherie ?

A.M. - En premier lieu, c'est la fraude scientifique. C'est, par exemple, une manipulation de chiffres, l'invention d'assistants, le tripotage de l'expérience. Voilà des pratiques contraires à l'éthique scientifique, à tel point que certaines analyses empiriques, pour parler de celles de sir Cyril Burt - celui qui fut le patron de la psychologie, celui qui a dominé la psychologie en Grande-Bretagne pendant quarante ans - sont considérées depuis quelques années comme n'étant tout simplement pas dignes d'une intention et d'une attention scientifiques sérieuses.

R.C. - Pour la plupart des gens, le nom de Burt n'en est qu'un parmi d'autres. Quelle supercherie a-t-il proposée à notre société ?

A.M. - Il faut savoir que Burt a dominé la psychologie, notamment dans le champ de la mesure de l'intelligence pendant des décennies. Ce n'est que depuis les années 1974-1975 que l'on a découvert une vaste manipulation scientifique dont je viens de vous rappeler le verdict clair et radical de la revue *Scientific American*.

R.C. - Mais qu'est-ce qu'il a fait, monsieur Burt ? En quoi cette supercherie nous affecte-t-elle ?

[41]

A.M. - Je pense que pour mesurer l'ampleur de cette supercherie et la contextualiser, il faut remonter à Alfred Binet. Vous savez que Binet a tenté, au début du siècle, des mesures de l'intelligence dans un esprit de dépistage des problèmes d'apprentissage. À cela, devait suivre une

pédagogie d'appoint, ce qu'on appelle aujourd'hui des pédagogies compensatoires. De cette intention honnête, modeste et optimiste ou positive si vous voulez, on est passé au cours du siècle à une pratique erronée, malintentionnée, prétentieuse et vicieuse qui a consisté à classer les individus dans une hiérarchisation de potentiel humain, on ne sait pas à partir de quoi vraiment. Cette discrimination de race, de sexe, de classes sociales s'est appuyée sur une légitimation faussement scientifique.

R.C. - Vous parlez, bien sûr, de quotient intellectuel, du Q.I. ?

A.M. - C'est la dernière trouvaille pseudo-scientifique du XXe siècle qui fait suite à des opérations qui nous apparaissent aujourd'hui tout aussi ridicules que celle de la mesure volumétrique du cerveau au XIX^e siècle. Alors, il faut comprendre que cette tentative de mesure objective des aptitudes se situe dans une longue tradition obsessionnelle. Cependant, elle a de nouveau dérapé, avec Burt notamment, en des manipulations qu'il faut qualifier de supercherie.

R.C. - Est-ce qu'il y a des inconséquences dans les travaux de Burt sur le plan des données, sur le plan de [42] la méthode, des procédures ou dans tous les aspects de ses travaux ?

A.M. - Au-delà des aspects de la supercherie pure et grossière, l'invention des données, la manipulation de l'expérimentation - des choses dont on ne s'attend pas de la part de savants et il ne s'agit pas d'un cas unique - il y a une erreur plus fondamentale que le professeur Stephen J. Gould de Harvard appelle « l'erreur honnête ». Celle-ci consiste en la possibilité, et la volonté en l'occurrence, de mesurer une entité dans le cerveau, on ne sait pas exactement où, une entité qu'on appelle « intelligence ». Cette erreur honnête tient à l'obsession de croire que l'on peut localiser dans le cerveau quelque chose qui corresponde à ce qu'on appellerait « l'intelligence ». Dans les termes contemporains, ce problème s'est posé finalement de la façon suivante, à savoir quelle part de cette entité peut-on attribuer soit au potentiel génétique, inné, héréditaire, soit aux facteurs de l'environnement. Cette façon de poser le problème a opposé les innéistes et les environnementalistes. Les derniers résultats, largement diffusés par Arthur Jensen, notamment dans un article célèbre intitulé « How can we boost the IQ ? », publié dans la *Harvard Educational Review* en 1969, mènent à la conclusion claire et manifeste : Les aptitudes cogni-

tives sont déterminées dans une proportion de 80% par le bagage génétique et dans une proportion de 20% par l'environnement. Ce qui veut dire, en conséquence, que toute intervention sur l'environnement - social, pédagogique, etc. - est inutile [43] à toute fin pratique puisque tout ou presque est déterminé à l'avance par le bagage génétique.

R.C. - Il faut dire qu'en mettant au même niveau cette théorie du Q.I. et le Lyssenkisme, vous ne l'accusez pas moins d'être une non-science, une pseudoscience.

A.M. - Eh bien, c'est là, je pense, la portée des travaux des généticiens contemporains qui démontrent que cette façon de poser le problème sur le développement des aptitudes est irrecevable d'un point de vue scientifique. On ne peut pas poser le problème en termes d'addition ou de sommation de l'effet du milieu et de l'effet du bagage génétique. C'est un problème scientifiquement irrecevable.

R.C. - Pourquoi est-ce un problème irrecevable ? Est-ce que des généticiens comme Jacquard ont eu des commentaires à ce sujet ?

A.M. - Jacquard démontre très clairement dans ses derniers travaux que les relations entre le patrimoine génétique et le processus vital de développement humain sont variables, interactionnelles, parfois réversibles, parfois non réversibles, toujours complexes. En aucun cas, on ne peut traiter ces relations dans le cadre réducteur d'un modèle sommatif.

R.C. - Lorsque l'on parle de douance, c'est un néologisme. Qu'est-ce que cela signifie au juste la douance ?

[44]

A.M. - Cette notion repose justement sur des présupposés qui sont scientifiquement faux. Cela signifie qu'il y aurait des individus qui ont un potentiel génétique supérieur. Cela renvoie aux banques à sperme de prix Nobel, par exemple, qui auraient, soit-disant, un potentiel génétique supérieur. Cela signifie aussi que l'on pourrait se permettre des prévisions sur ce que deviendraient ces rejets à partir d'un donné qui serait inné, hérité, stable. L'intelligence, ce n'est pas une question de gènes ; c'est une question de travail, c'est une question d'obstination. C'est une question d'étude, ou pour le dire encore autrement, c'est une question de disposition au sens d'une disponibilité, en fait d'une

attitude. Voilà, en fait, ce que l'on appelle l'intelligence, c'est une attitude, une attitude vis-à-vis des choses de l'esprit.

R.C. - Est-ce que ce n'est pas à l'intérieur de notre culture que l'on ne retrouve pas tous les éléments nécessaires à la formation d'une thèse sur le Q.I., sur le quotient intellectuel des gens ?

A.M. - Ah oui ! Et là, on baigne dans l'idéologie. C'est une idéologie extrêmement efficace pour maintenir et reproduire un certain ordre, scolaire d'abord, et un certain ordre social ensuite ; et tout cela repose sur un artifice pseudo-scientifique !

R.C. - Alors, selon vous, les tests du quotient intellectuel, les tests du Q.I. sont beaucoup plus un [45] reflet de notre société qu'un reflet de l'intelligence réelle d'une personne humaine...

A.M. - ...que le reflet des capacités d'un individu. Gould cite quelque part qu'il y a bien des « Einstein » qui sont morts dans les mines ou dans les champs de canne à sucre, exclus d'un cheminement social qui aurait pu être autre. Mais cette mythologie de l'intelligence devient une légitimation facile dans notre société, soi-disant objective, de classement, de triage, d'exclusion ; et le malheur par-dessus tout, est que ces opérations-là interviennent très tôt dans la vie des individus, dès le primaire, dès le début de l'école et l'ensemble du système scolaire et l'ensemble du système professionnel par la suite, s'appuient largement sur ces fondements scientifiquement faux.

R.C. - Cela n'empêche pas qu'il y ait des gens qui réussissent mieux à l'école que d'autres.

A.M. - Oui, sans aucun doute, mais il n'y a pas d'assurance au cheminement intellectuel et professionnel des individus. Cela renvoie à un autre présumé faux de ce mythe de l'intelligence, à savoir qu'il s'agirait d'une capacité innée, immuable que l'on a inscrite de façon indélébile dans les gènes et qui ne bougera pas. C'est faux.

R.C. - On confond la cause pour l'effet, finalement.

A.M. - Oui. Je pense qu'il y a quelque part, dans cette supercherie à la fois honnête et malhonnête - [46] honnête au sens où l'on peut comprendre pourquoi l'on ait posé le problème scientifique dans ces termes ; malhonnête au sens où il y a eu tripotage des données pour asseoir une idéologie - un mélange de l'effet et de la cause alors que, comme le dit Jacquard, les interactions complexes entre le donné gé-

nétique et les données du milieu ne peuvent pas se réduire à un modèle sommatif et ne peuvent donc pas s'analyser selon une répartition des pourcentages relatifs à l'un ou à l'autre ordre de facteurs.

Fin du texte